

PODCAST

Version texte de l'épisode
Saison 2 Épisode 4



*Les phrases que
vous pouvez
terminer
ont un genre*


simoneetlesphilosophes.fr

SIMONE
et les philosophes



PODCAST

Version texte de l'épisode
Saison 2 Épisode 4



***Les phrases que
vous pouvez
terminer
ont un genre***

simoneetlesphilosophes.fr

SIMONE
et les philosophes



Dans ce quatrième épisode, je vous propose d'aborder notre rapport au langage, à partir d'une question qui m'a été posée par l'une d'entre vous lors de la rencontre du Club de Simone la semaine dernière. J'en profite donc pour la remercier, car sa question a rendu possible cet épisode.

Voici donc la remarque qui m'a été soumise : « Je travaille avec des hommes respectueux des femmes, mais j'ai pris conscience que lorsque je prends la parole à table, je ne peux jamais finir ma phrase sans être coupée. Pourquoi ? Parce que tout le monde a l'habitude que j'écoute ? Parce que c'est mon rôle de femme de prendre soin sans donner mon avis ? » Points d'interrogation...

Ce témoignage sonne à la fois comme un constat et comme une question, c'est-à-dire comme une source d'étonnement. Car il s'agit d'essayer de comprendre pourquoi cette situation est récurrente, pour ne pas dire systématique. Et si on la prend très au sérieux – c'est-à-dire si on ne reproduit pas le mépris traditionnel pour les problèmes et les points de vue féminins, c'est-à-dire en fait pour la parole féminine justement - si on prend très au sérieux cette question, on se rend compte qu'elle nous conduit à regarder les actes de langage, les prises de parole, les interactions sociales sous un jour plus précis et à mon sens

plus proche de la réalité qu'on ne le fait habituellement lorsqu'on réfléchit sur le langage en général.

Car cette question en comporte une autre qui est : à quelles conditions est-on autorisée, dans les faits, à terminer une phrase quand on prend la parole ? Qu'est-ce qui est requis pour que nous puissions effectivement parler quand on est une femme ? D'où vient que les femmes éprouvent si souvent et dès l'enfance l'impuissance de parler comme une limite qui identifie le genre féminin ?

Cette impuissance de parler n'est pas celle évoquée par Bergson et à laquelle j'avais consacré un épisode de la première saison, c'est-à-dire l'impuissance de dire avec des mots la palette complexe et mouvante de ce que nous vivons. L'impuissance que nous voulons comprendre aujourd'hui n'est pas celle du point de vue dominant et universalisé.

Il est question ici d'une impuissance non reconnue, déniée, et qui est liée à l'expérience que font les femmes d'être empêchées de parler *parce qu'elles sont des femmes*, dans un certain nombre de contextes sociaux. À partir de la question posée donc, j'aimerais vous embarquer dans une autre manière de voir la parole et les rapports d'autorité et au fond... j'aimerais vous inviter à cultiver l'art de l'insolence.

J'imagine déjà une foule d'objections tournoyer dans les airs... J'entends déjà : « Simone, tu exagères ! D'accord, ce n'est pas bien de couper la parole. Mais ça arrive à tout le monde de se laisser emporter par son enthousiasme, son impatience ! Cela

n'a rien de sexiste. C'est un manque de maîtrise de soi, regrettable, mais anodin ». Je suis tout à fait d'accord, mais je ne parle pas de toutes les interruptions de parole. Et je ne pense pas que ce soit non plus ce qui était visé par le témoignage de l'auditrice. J'irai même plus loin. Il y a des situations rares et qui comptent à mes yeux parmi les meilleurs moments de l'existence, et ce sont des situations où nous nous coupons la parole mutuellement. Ce sont **ces conversations à bâtons rompus**, où la confiance est telle qu'on s'autorise à parler à brûle pourpoint, de façon désorganisée, en suivant le flot chaotique de nos pensées. L'interruption ici est partagée. Elle se fait par rebonds successifs et le rebond suppose l'écoute. Ici, **l'interruption favorise l'échange et la joie d'être ensemble, de penser à plusieurs, sans avoir à limiter nos idées en s'enfermant dans une position**. Dans ces conversations, l'interruption n'empêche pas l'expression, elle lui succède et requiert une temporalité longue.

Mais la situation implicitement soulignée par la question posée, il est question d'un autre type d'interruption. **L'interruption systématique d'une femme qui prend la parole, celle évoquée par la question, est d'un autre ordre**. Elle n'est ni considérée comme un manque de maîtrise, ni successive à une écoute. **Elle opère comme une norme dans nos échanges, c'est-à-dire qu'elle régule les prises de parole et se trouve profondément incorporée dans nos mémoires**. Commencer une phrase, si on est une femme et dans un certain contexte, c'est devoir le

faire avec inquiétude et précipitation, puisqu'on s'attend à être coupée. Ce qui bien sûr ajoute à la difficulté d'être claire et pertinente. Dans cette situation, parler, c'est se lancer dans un geste qui, sauf exception, sera avorté avant d'avoir été accompli jusqu'au bout. Or, pour qu'une phrase ait un sens, elle doit être achevée !

Aussi frustrant cela puisse être, nous avons appris que **parler, c'est accomplir un certain comportement, donc jouer un certain rôle qui est codifié par les normes de notre environnement**. Selon qu'on est un homme ou une femme, parler n'est pas le même acte. Pour le premier, c'est s'exprimer avec un certain ton, une certaine assurance, et avec le bénéfice d'une crédibilité déjà acquise. Il le sait parce qu'il a appris à le faire, plus ou moins bien, voyant que c'est ce qui était valorisé quand on veut devenir un homme. Pour la seconde, c'est aspirer à prendre part à un échange interdit, où l'on sait d'avance que l'on est regardée comme non crédible.

Alors vous me direz sans doute, et bien sûr je me le dis aussi, il y a plein de femmes bavardes ! Le commérage n'est-il pas une affaire de commères, donc de femmes ? Et dans beaucoup de maisons, on entend plus souvent les femmes que les hommes ! Si l'on quantifiait le temps de parole des unes et des autres, il n'est pas certain qu'on puisse soutenir que les hommes parlent plus que les femmes. Et franchement, ce ne serait pas très intéressant à calculer.

Parce que ce qui est visé par la question, ce n'est pas le temps

de parole en général. L'expérience douloureuse que font les femmes d'être coupées par les hommes s'inscrit dans un contexte social très précis mentionné d'ailleurs par la question : **elles sont interrompues dans les interactions où l'on échange des avis, des opinions, des idées, des analyses.**

C'est d'autant plus clair si l'on s'intéresse aux situations où la parole des femmes non seulement n'est pas coupée, mais est même attendue, requise.

Une brève remarque en passant, sur un sujet qui mériterait une foule d'épisodes, mais je vais m'en tenir à une parenthèse pour le moment. Lorsque je parle des hommes et des femmes, je n'entends pas essentialiser deux catégories d'humains distinguées par leur physiologie ! Ce ne sont donc pas non plus des universaux (il ne s'agit pas de « tous les hommes » ni de « toutes les femmes »). Mais je cherche à rendre compte de deux genres, identifiables par des normes et des attentes qui représentent tacitement le « devenir homme » et le « devenir femme ». Ces normes structurent l'espace social. Elles y distribuent des comportements différents et des rôles, à la fois distincts et hiérarchisés, même lorsqu'on s'en écarte.

Et précisément la parole est une pratique sociale. Donc la façon dont **les hommes et les femmes parlent n'est pas séparable des normes que véhicule notre culture patriarcale.** Ainsi, on pourra facilement observer que la parole des femmes n'est pas coupée lorsqu'elle s'inscrit docilement dans les prérogatives qui leur sont traditionnellement déléguées : l'organisation quotidienne, qu'elle soit familiale ou professionnelle, le soin

en général (donc la parole douce, rassurante, gaie, celle qui met à l'aise (comme on le voyait dans le texte de Kant dans l'épisode précédent). Cela ne veut bien sûr pas dire que les femmes comblent toujours ces attentes ! Mais cela veut dire que ce sont ces attentes qui structurent la façon dont on autorise et évalue la parole des femmes, c'est un non-dit qui indique la perspective depuis laquelle on entend, exige ou refuse leur parole (que l'on soit un homme ou une femme d'ailleurs). Ce qu'on pourrait appeler un « horizon intentionnel » pour reprendre le vocabulaire de la phénoménologie, c'est-à-dire le point invisible qui structure tacitement notre regard, qui met en perspective nos perceptions et leur donne donc un sens.

Ce registre de la parole féminine est distinct du registre tacitement considéré comme masculin, le registre des sujets plus spéculatifs (par exemple les sujets économiques, politiques, philosophiques), c'est-à-dire les sujets sur lesquels il est question d'avoir un avis, de proposer une analyse intellectuelle, c'est-à-dire de se risquer d'une certaine façon à avoir raison ou tort. Sur ce type de sujets, dans une situation sociale ordinaire, lorsqu'une femme veut prendre la parole, elle peut s'attendre – conformément à ce que l'expérience lui a enseigné – soit à se faire couper, soit à se faire corriger, soit les deux simultanément. Elle s'expose en plus à paraître prétentieuse (ce n'est pas son rôle d'avoir des idées justes sur ces sujets là) ou agressive (si elle a terminé sa phrase, c'est qu'elle a usé d'un aplomb qui ne convient pas à son rôle).

De sorte qu'on peut être un homme introverti mais avoir une

parole non seulement audible, mais espérée, valorisée et même admirée. Il n'est pas besoin de parler beaucoup pour parler bien, quand on est un homme. Car on sera entendu et attendu. **Pour entendre, il faut être dans une attente.** Dans la société patriarcale, l'attente à l'égard du genre masculin est justement celle d'une parole qui sait, dite sur le ton rassurant de l'expert qui ne doute pas de lui – quelle que soit pourtant la complexité réelle du sujet dont il parle ! Dans ce type de société, les normes qui régulent la parole se voient très bien dans les attentes à l'égard de la parole maternelle (qui doit sécuriser affectivement, soigner) et la parole paternelle (qui doit évaluer, juger, savoir). On l'observe aussi lorsqu'on délègue les femmes aux sujets pédagogiques et domestiques, jusqu'à un certain degré, car au plus haut degré d'expertise, la parole masculine reste la seule valorisée.

Cette répartition de la parole correspond bien à la hiérarchisation des rôles genrés mise en évidence par la penseuse américaine Carol Gilligan dans son livre *Une voix différente. Pour une éthique du care*. Les femmes sont éduquées de sorte à valoriser le soin des relations (même lorsqu'elles s'y refusent ou y échouent), et les hommes sont éduqués en vue de valoriser l'indépendance et les règles. Je vais vite, mais je lui consacre le bonus de cet épisode disponible en ligne pour les abonné·e·s du Club de Simone.

Ce qu'on voit ici, c'est que la parole des femmes est attendue dans la sphère de pouvoir qu'on leur concède, c'est-à-dire

comme une parole au service d'une autre parole qu'elle doit soigner, mettre à l'aise, valoriser, faciliter. Ce n'est pas une parole qu'on écoute, mais une parole qui doit accroître l'impact de la parole dominante.

Simone de Beauvoir montrait dans *Le Deuxième sexe* que la femme rabat son autorité sur la seule sphère qui lui est autorisée, celui qui lui est déléguée : la sphère domestique. Ce qui ne va pas sans exacerber sa frustration. Les mots utilisés par Simone de Beauvoir pour dépeindre la maîtresse de maison ne sont pas très flatteurs mais ce que son analyse apporte va dans le sens de notre propos : la parole des femmes s'inscrit dans une sphère de pouvoir limitée, qui évoque surtout pour elle une contrainte et une impuissance. **Comme tout comportement social, le type de parole qu'on nous laisse prendre varie en fonction du genre et du contexte. Les paroles sont régulées par la façon dont fonctionne l'autorité.**

Alors en quoi interrompre ou malmener la parole d'une femme qui partage son idée est un comportement qui reproduit des rapports de pouvoir transmis par la tradition ? En quoi faire autorité, c'est réprimer une parole quelque part pour l'exiger ailleurs ? Ici bien sûr, le prisme de la parole féminine, de la parole empêchée, nous ouvre vers toutes les autres formes de parole empêchée. Par exemple, dans le schéma traditionnel, celui qui est plus âgé en sait plus que le plus jeune. Mais c'est le plus jeune qui doit faire parler l'aîné. Dans le schéma tra-

ditionnel, les subalternes risquent leur place si elles/ils osent exprimer une idée possiblement plus intelligente que celle de leur chef. Idem pour les élèves face au professeur.

Le minoritaire, par son genre, sa classe sociale, sa couleur de peau, sa filiation et parfois tout cela, *doit* avoir une parole coupée **pour ne pas menacer le crédit de la parole majoritaire** (celle du mâle, blanc, âgé). **L'interruption, donc le maintien sous silence, est une pratique qui prévient contre la menace que représente l'esprit de celui qui doit rester à sa place sociale. C'est une pratique observable dans la plupart des groupes, à moins qu'ils n'aient le projet courageux de fonctionner de façon horizontale.** Dans les groupes se reproduisent des classifications, des hiérarchisations qui se traduisent par un registre de parole autorisé ou refusé.

La souffrance induite par cette norme dépasse la frustration de ne pas parler *autant* que ses interlocuteurs. Elle dépasse la frustration de ne pas pouvoir proférer vocalement la phrase qu'on avait en tête. Elle s'enracine dans **la douloureuse expérience d'être exclue de l'espace de la pensée que l'on réserve à l'autorité patriarcale, de l'espace où l'on pense ensemble entre *alter ego*, où l'on déploie nos idées avec l'intuition que plus on le fait, mieux on pensera, individuellement et collectivement.** Cette expérience nous fait savoir de façon immédiate que maltraiter une parole, c'est toujours mépriser un humain. Et que mépriser un humain, c'est toujours refuser sa parole. Aussi « normal » ou « anodin » cela puisse paraître.

Alors vous vous demandez sans doute, que faire pour se libérer de ce déni ordinaire de la parole empêchée ? Comment surmonter cette impuissance ?

Je vois au moins **trois pistes stratégiques qui sont déjà pratiquées**. Bien sûr, aucune n'est parfaite, ni salutaire tant que l'on a pas su adopter de nouvelles normes, non patriarcales, respectueuses des vies, des pensées et des paroles de chacun·e. Mais en attendant, il faut explorer des manières créatives de transgresser...

La première est collective et déjà appliquée dans certains groupes mixtes. Elle mise sur **la solidarité des femmes et de leurs alliés féministes pour créer ce qu'on appelle l'amplification**. La pratique a été rendue célèbre par un article du Washington post qui décrivait la stratégie mise en place par les conseillères du Président Obama pour faire face au *manterrupting* permanent dans leurs réunions. Lorsqu'une femme commence une phrase et est interrompue ou ignorée, une autre femme reprend plus tard la parole pour rappeler l'idée incomplètement formulée par la première. Et ainsi de suite. J'ai lu la même chose dans des colloques, etc. En réalité, dès qu'on se met à valoriser une parole minoritaire en faisant écho, c'est toujours efficace. Seulement il faut être plusieurs et s'accorder à être solidaires. Il y a ensuite des outils pour encourager la prise de parole, comme le bâton de parole, mais c'est difficile à pratiquer

constamment et le bâton de parole ne garantit pas l'écoute attentive des minorités.

La seconde stratégie largement utilisée par les femmes consiste à créer des espaces où l'on peut pratiquer une parole sans être interrompue. L'écriture en est la forme la plus fréquente, sous forme de journal, de correspondance, de fiction, d'essai, de blog, etc. Car ce n'est pas seulement pour interagir qu'on a besoin de parler. Parler, c'est ouvrir un espace-temps pour penser, pour faire bouger ses idées, surmonter des difficultés, avancer. Et tout comme on a besoin de bouger, de s'étirer, de déployer son corps, on a besoin de laisser aller le mouvement de ses idées, modestement, mais librement. Et cela requiert la matière des mots. Car **c'est en taillant dans les mots, dans leur résistance à dire exactement ce qu'on vit singulièrement, qu'on éprouve le besoin de continuer à penser**, à affiner nos idées en retaillant nos formules. **Le podcast aussi** participe de cette stratégie pour parler sans être interrompue !

Enfin, la stratégie qui n'est pas nécessairement consciente mais qui, à mon avis, est la condition sine qua non d'une parole libre, donc d'une pensée libre, c'est **l'insolence**. Lorsqu'il est reproché à un·e jeune d'être insolent·e (ce qu'on ne reproche pas à un bébé), on lui reproche en fait de ne pas effacer son indépendance d'esprit au profit d'un respect docile pour l'autorité des adultes (enseignants, parents, peu importe). On ne lui reproche

pas d'énoncer quelque chose de faux. **On ne lui reproche pas de se tromper. On ne lui reproche pas d'être violent·e. On lui reproche d'oser manifester une parole et une idée qu'il n'est pas censé avoir. On lui reproche de prendre un rôle qui menace la bon maintien des rapports de pouvoir.**

De la même façon, si dans un groupe donné et sur des sujets qui témoignent d'un libre effort pour penser, la parole d'une femme est interrompue, ce n'est pas qu'on suspectait sa parole d'être fausse ou violente. **C'est qu'on redoute qu'elle soit pertinente !** Alors qu'est-ce que l'insolence ici ? L'insolence, c'est de le savoir et d'en jouer de façon créative. De ne plus jouer le jeu attendu des femmes, le jeu de la parole qui simule l'effacement par peur de s'énerver et de passer pour hystérique. **L'insolence, c'est la colère surmontée par une indocilité créatrice.** Oser parler pour dire quelque chose qu'on est en train de penser, c'est oser être insolente. Oser reprendre sa phrase, oser y revenir quand on a été coupée, s'en amuser, non pour l'accepter mais pour *dire ce non-dit qui impose ordinairement le mutisme*. C'est donc aussi ouvrir les yeux sur les interruptions, y compris celles que l'on s'inflige soi-même.

Dans le prochain épisode, j'approfondirai ce dernier point en vous présentant un texte de Virginia Woolf qui peut être à mon avis très utile pour surmonter l'autocensure grâce à l'insolence ! C'est un texte que je trouve magnifique et qui a pour titre : « Des professions pour les femmes ».

D'ici là, je vous invite à exercer votre attention, et à voir ce qu'il se passe lorsque, plus encore que d'habitude, vous valorisez l'insolence des autres, même à votre égard. Je vous invite à voir ce qu'il se passe lorsque vous vous focalisez sur le plaisir qu'il y a à créer cette parole qu'on ne veut pas que vous terminiez. Car il y a des chances qu'on ne puisse pas changer le monde si on ne s'obstine pas à achever nos phrases d'une façon ou d'une autre, et à encourager les autres à terminer les leurs.

Générique : *Georgian Mood* de Macha Gharibian

Masterisation : Geoffroy Montel